

provinces du midi deviendraient la proie de celles du nord, et suppléeraient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même les possessions de nos monarchies absolues brigueraient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheraient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid et de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le nord de l'Amérique deux puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront avant que l'Angleterre et les républiques formées à ses dépense rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au loin; et les établissemens des autres nations dans le Nouveau-Monde jouiront d'une tranquillité qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même, vraisemblablement, l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il règne une grande jalousie entre les contrées du nord et celles du midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville, entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses et des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des États-Unis. Les dangers une fois disparus, com-

ment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens? Comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés, tant de cœurs aigris? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent, et ils trouveront que l'unique moyen de prévenir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontières un rival puissant et toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix et la sûreté aux monarchies; il faut des inquiétudes et un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avait besoin de Carthage; et celui qui détruisit la liberté romaine, ce ne fut ni Sylla ni César, ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite et farouche ôta une rivale à Rome en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cents ans peut-être, eût perdu son gouvernement et ses lois, si elle n'avait à sa porte, et presque sous ses murs, des voisins puissans qui pourraient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Mais, dans cette combinaison, à quel degré de félicité, de splendeur et de force, pourront avec le temps s'élever les provinces confédérées?

Ici, pour bien juger, commençons d'abord par écarter l'intérêt que toutes les âmes, sans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposait aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour

XXIX.  
Quelle idée  
il faut se  
former des  
treize pro-  
vinces con-  
fédérées.

elle sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre humain tout entier ; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent , il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères ; et nous croyons quelques momens respirer un air plus pur en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples et sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société et les lois se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espère que le châtimement des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand, et de conscience à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se sont enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires et à leurs défaites. L'esprit de justice, qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir, se plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfans. Osons résister au torrent de l'o-

pinion et à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination, qui embellit tout ; par le sentiment, qui aime à se créer des illusions et réalise tout ce qu'il espère. Notre devoir est de combattre tout préjugé, même celui qui serait le plus conforme au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais, et de ne pas trahir cette conscience pure et droite qui préside à nos écrits et nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment peut-être nous ne serons pas crus ; mais une conjecture hardie, qui se vérifie au bout de plusieurs siècles, fait plus d'honneur à l'historien qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; et je n'écris pas seulement pour mes contemporains, qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil, eux et moi nous ne serons plus. Mais je livre mes idées à la postérité et au temps. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes et la mer n'est que de soixante-sept lieues marines ; mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cent quarante-cinq, depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région les terres sont presque généralement mauvaises, ou de qualité médiocre.

Il ne croît guère que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans, c'est la pêche, dont le produit

annuel ne s'élève pas au-dessus de 6,000,000 de livres.

Le blé soutient principalement les provinces de New-York, de Jersey et de Pensylvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre, qui donnait autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus que vingt, et fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland et de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltait autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles; et les cultivateurs ont été réduits à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline septentrionale produit quelques grains, mais d'une qualité si inférieure, qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline méridionale et de la Géorgie est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'Océan. Les pluies excessives qui y tombent, ne trouvant point d'écoulement, forment de nombreux marais où le riz est cultivé, au grand détriment des hommes libres et des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés croît un indigo inférieur, qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève, ce ne sont plus que des sables re-

belles ou d'affreux rochers, coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement anglais ne pouvant se dissimuler que l'Amérique septentrionale ne l'enrichirait jamais par les productions qui lui étaient propres, imagina le puissant ressort des gratifications pour créer dans cette partie du Nouveau-Monde le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ces vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; et le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avait proposés à l'activité et à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommaient lui livraient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs et leurs pelleteries. Ils lui livraient ce que le reste du globe leur avait donné d'argent et de matières premières en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs salaisons. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que, lorsque les troubles commencèrent, les colonies devaient cent vingt ou cent trente millions à leur métropole, et qu'elles n'avaient point de métaux en circulation.

Malgré ces désavantages, il s'était successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cent quatre-vingt un mille six cent soixante dix-huit personnes, en y comprenant quatre cent mille noirs. L'oppression et l'intolérance y poussaient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux; mais la paix le leur rouvrira, et ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise, parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées, et qu'on n'aura guère à leur offrir que des sables stériles, des marais malsains, ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers et aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie et de climat.

On ne déterminerait pas sans témérité quelle pourra être un jour la population des États-Unis. Ce calcul, assez généralement difficile, devient impraticable pour une région dont les terres dégènerent très-rapidement, et où la mesure des travaux et des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup: alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose; mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère.

A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitans sachent être heureux par l'économie et la médiocrité.

Peuples de l'Amérique septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, et surtout que celui de la mère-patrie vous instruisse. Craignez l'affluence de l'or, qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des lois; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens et une multitude de citoyens dans la misère; d'où naissent l'insolence des uns et l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance et la santé dans le travail; la prospérité dans la culture des terres et les ateliers de l'industrie; la force dans les bonnes mœurs et dans la vertu. Faites prospérer les sciences et les arts, qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Surtout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques, n'en doutez pas, que sortent les magistrats éclairés, les militaires instruits et courageux, les bons pères, les bons maris, les bons frères, les bons amis, les hommes de bien. Partout où l'on voit la jeunesse se dépraver, la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions, et qu'elle soit l'indestructible ci-

ment qui lie vos provinces entre elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes : la superstition est innocente partout où elle n'est ni protégée, ni persécutée ; et que votre durée soit, s'il se peut, égale à celle du monde.

Puisse ce vœu s'accomplir, et consoler la génération expirante par l'espoir d'une meilleure ! Mais, laissant l'avenir à lui-même, jetons un coup-d'œil sur le résultat de trois siècles mémorables. Après avoir vu, dans le début de cet ouvrage, en quel état de misère et de ténèbres était l'Europe à la naissance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit et poussé le monde conquérant. C'était l'objet d'un livre entrepris avec le désir d'être utile. Si le but est rempli, l'auteur aura payé sa dette à son siècle, à la société.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

## TABLE DES INDICATIONS.

### LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Possessions des États-Unis dans l'Amérique septentrionale.

i. PREMIÈRES expéditions des Anglais dans l'Amérique septentrionale.....	page 2
ii. Les guerres de religion qui déchirent l'Angleterre peuplent le continent de l'Amérique .....	6
iii. Parallèle de l'Ancien et du Nouveau-Monde.	16
iv. Comparaison des peuples policés et des peuples sauvages .....	27
v. En quel état les Anglais trouvèrent l'Amérique septentrionale, et ce qu'ils y ont fait.....	35
vi. Fondation de la Nouvelle-Angleterre .....	36
vii. Gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre .....	39
viii. Le fanatisme remplit de calamités la Nouvelle-Angleterre.....	44
ix. Sévérités outrées qui se perpétuent dans la Nouvelle-Angleterre après même l'extinction du fanatisme.....	53
x. Étendue, organisation, population, cultures, pêcheries, manufactures, exportations de la Nouvelle-Angleterre.....	59
xi. Les Hollandais fondent la colonie de la Nouvelle-Belge, appelée depuis la Nouvelle-York .....	70